

## Le problème de la traduction

*Sur la traduction*, de Paul Ricoeur, Bayard Culture, 69 p.

Alexis Nouss

---

Number 197, July–August 2004

Traduire, entre les langues

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19386ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

### ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Nouss, A. (2004). Le problème de la traduction / *Sur la traduction*, de Paul Ricoeur, Bayard Culture, 69 p. *Spirale*, (197), 12–12.

# LE PROBLÈME DE LA TRADUCTION

SUR LA TRADUCTION de Paul Ricœur

Bayard Culture, 69 p.

« **R**ICŒUR et la traduction », tel était le titre que j'eusse aimé choisir et que je pressentais en ouvrant l'ouvrage. Enfin il aurait été possible de résumer les thèses sur la traduction d'un des plus grands herméneutes contemporains dont on sait qu'il fut également traducteur. Théorie de l'interprétation et exégèse biblique, autres de ses champs de réflexion, posent en effet la question de la traduction comme centrale et, à ce jour, Paul Ricœur n'avait publié aucun ouvrage traitant directement du sujet bien qu'il l'eût ponctuellement abordé.

Mais le lecteur de ce petit volume sera déçu si son attente est de ce type. Non que ces pages ne recèlent pas de profondes réflexions sur l'acte traductif mais elles se présentent davantage comme une interrogation sur la manière philosophique d'aborder ce que l'auteur lui-même qualifie de « problème de la traduction » ou de « paradigme », insistant alors sur sa dimension éthique. Plus qu'une théorie de la traduction, Ricœur cherche à trouver l'angle réflexif qui permettrait cette théorisation.

Un étonnement, d'emblée, sur le plan méthodologique. Ricœur, dont la force et la richesse de l'œuvre reposent pour une grande part sur ses immenses capacités de lecture et de dialogue avec d'autres auteurs et surtout avec des disciplines variées (de la linguistique à l'histoire, de la sémiotique à la psychanalyse), ne cite ici qu'un corpus très restreint de théoriciens de la traduction, son interlocuteur privilégié étant Antoine Berman. Viennent ensuite Schleiermacher, Rosenzweig, Benjamin, Steiner et Meschonnic, parfois simplement cités.

Certes, il ne s'agit que de trois textes, dont l'un inédit, mais le constat est important par son incidence épistémologique : la traductologie doit ressembler à son objet, elle doit aujourd'hui multiplier les références et non se contenter de quelques sources classiquement canonisées. De fait, elle s'est constituée, se libérant de la tutelle de la linguistique, en s'ouvrant à l'anthropologie, à la sociologie, aux *cultural studies*, à la psychanalyse, à la théorie littéraire et — d'où l'importance de cet ouvrage — à la philosophie. À titre d'exemples, et pour citer des tendances récentes, les apports du féminisme ou du postcolonialisme ont été cruciaux dans l'autonomisation de la traductologie.

Telle n'est pas l'approche de Ricœur qui s'applique surtout, reprenant l'argumentation d'un texte à l'autre, à trouver le cadre conceptuel adéquat pour penser la traduction. Le déplacement

stratégique majeur consiste à substituer au couple traduisibilité/intraduisibilité le « dilemme pratique entre fidélité et trahison ». L'apparente banalité de l'alternative s'efface devant l'abord qu'en fait Ricœur par recours aux catégories freudiennes de travail de mémoire et travail de deuil. Le premier vise la double résistance des langues maternelle et étrangère, le second l'obstacle du fantasme d'une traduction parfaite et Ricœur fournit ici de passionnantes analyses.

Dépasser ces difficultés en acceptant la « différence indépassable du propre et de l'étranger », en visant une « équivalence sans identité » ou une « correspondance sans adéquation », permettra de connaître le « bonheur de traduire », de réaliser « l'hospitalité langagière », le concept essentiel auquel Ricœur appose sa marque et qu'il définit ainsi : « le plaisir d'habiter la langue de l'autre est compensé par le plaisir de recevoir chez soi, dans sa propre demeure d'accueil, la parole de l'étranger. »

Or, il est possible sur ce point d'adopter une perspective critique — en s'appuyant sur Lévinas ou Adorno — qui conserverait une distance d'incompatibilité ou d'extériorité entre le soi et l'autre et attribuerait au non-identique ou au non-adéquat la prémisses même de l'ouverture à la différence. Se noue sur cette divergence le problème de l'herméneutique en général, dont le problème de la traduction serait à la fois l'illustration et le passage à la limite, peut-être la raison pour laquelle, chez Gadamer comme chez Ricœur, il est abordé marginalement alors que les deux questions sont concomitantes à l'origine de l'herméneutique moderne, chez Schleiermacher.

## La construction du comparable

Ricœur, pour dénoncer l'hypostase d'un sens transmissible et essentialisé dans le processus traductif, défait la possibilité d'un « tiers texte » garant d'une vérité sémantique transcendante et, faute de cet étalon, déplace pertinemment une telle vérification en la dynamisant sous la forme des re-traductions, nécessaire et incessante reprise traductive qui développe dès lors un sens n'existant que dans une plasticité immanente. De même, il est prêt à admettre, suivant Steiner, que pèse au principe de l'exercice langagier une tendance au non-communicable qu'il décrit avec acuité en donnant un exemple dont on appréciera la justesse : « Fidélité à la capacité du langage à préserver le secret à l'encontre de sa propension à le trahir. Fidélité dès lors à soi-même plutôt qu'à autrui. Et c'est vrai que la haute poésie d'un Paul Celan côtoie l'intraduisible, en côtoyant d'abord l'indicible, l'immuable,

au cœur de sa propre langue, tout autant que dans l'écart entre deux langues. »

Il défend néanmoins une logique de la réconciliation, entre le propre et l'étranger, qui trouve sa justification dans les dernières pages où, à partir des livres de l'helléniste Marcel Detienne et du sinologue François Jullien, la traduction est présentée comme la « construction du comparable » au-delà des différences culturelles et langagières, au-delà de l'intraduisible. Plus qu'une motivation éthique, se reconnaît une pensée religieuse, analogie que Ricœur admet explicitement lorsqu'il traite de l'hospitalité, conçue, à l'opposé d'un Derrida, sous les espèces d'une œcuménicité. La traductologie contemporaine contre ce risque idéologique en posant la traduction comme un champ éminemment politique, révélateur d'affrontements, de manipulations, de subversions.

En dernier regard, n'est-ce pas la violence de la traduction que refuse d'affronter Ricœur, en tant que révélant la violence de tout rapport entre les êtres et de toute (la) réalité? S'il évoque la souffrance du traducteur, il en cherche la rédemption. Le terme avoue sa provenance religieuse et évoque sans ambages un horizon chrétien. Je m'y sens autorisé par la lecture que donne Ricœur du passage biblique du mythe de Babel, dans la traduction de Chouraqui. Il le relie au concept d'une séparation originaire, reconduite dans le langage, pour le dépasser au profit d'un nécessaire travail en commun afin de rendre le monde humain. Toutefois, l'écart entre le singulier (la séparation) et l'universel (la Tour) ne se comble pas aussi aisément. Lorsque Benjamin en appelle au devenir messianique qui verra, selon sa célèbre image, l'amphore reconstituée, il n'occulte pas la brisure et la fragmentation de même qu'il ne fait de la rencontre entre le sens et le texte traduit qu'un toucher tangentiel. Et le littéralisme sur lequel se conclut l'ouvrage, celui de Celan, Berman ou Meschonnic, n'est pas, comme le voudrait Ricœur, la « construction d'un comparable littéral », succédant à ceux du mot, de la phrase et du texte; il proclame au contraire une incommensurabilité prévalant aux aventures des sujets soutenus par leur historicité.

Plus que les thèses de Ricœur sur la traduction, ce modeste volume livre une application de sa philosophie à la traduction, ce qui n'en diminue pas la valeur puisque, outre sa qualité spéculative, il contribue à donner à la traduction sa pleine légitimité en tant qu'objet de pensée.

Alexis Nouss